Dès qu'un homme parle d'ordre, on regarde de tous côtés pour s'assurer qu'on ne sera ni vilipendé, ni traîtreusement assailli. C'est au nom de l'ordre qu'on emprisonne, qu'on déporte, qu'on pend, fusille, guillotine ceux qui tentent de mettre fin aux brigandages de tout genre dont vivent, depuis des siècles, les gouvernants aux dépens des gouvernés.

Gustave LEFRANÇAIS (1826-1901).

La Patrie trahie

Nous ne blasphémons pas la patrie, aucune patrie. Nous blasphémons le *patriotisme*, ce que vous appelez patriotisme, qui est orgueil national, prédication de haine contre les autres pays, prétexte pour lancer peuples contre peuples en de guerres homicides au profit de louches intérêts capitalistes et d'ambitions démesurées de souverains et d'hommes politiques.

Errico MALATESTA (1853-1932).

QUELQUE PART EN SUISSE
Mars 1943

Désormais la nouvelle révolution française a vie et corps, elle a une existence civile. Née le 18 mars, avant terme, par suite d'accident — un mauvais coup du méchant Thiers — la Révolution était là, gisante sur le pavé... Devait-elle vivre ? Hier, son père légitime, le peuple de Paris, l'a ramassée, l'a prise dans ses bras, l'a montrée au monde : il l'a reconnue suivant les rites et formules d'adoption légale : Voici ma fille.

— Vivra-t-elle cette fille ?

— Qui le sait ? C'est l'enfant de nos douleurs. Que de douleurs et angoisses elle nous coûte ! Pour la mettre au monde, quel supplice ! Elle a été conçue de nos larmes refoulées, de nos sanglots ravalés, de notre fiel amer, distillé dans les nuits d'insomnie fiévreuse, dans les jours de pénible attente. Tu est née dans le sang et dans la boue, dans la fange où la France a été renversée, a été traînée par les infâmes de Sedan, par les capitulards de Paris ; tu as été vautrée dans le sang qui coule toujours de nos mille blessures...

Mais tu es née enfin, mais tu vis. Vivras-tu ? Je le crois.

Si tu vis, si tu justifies nos espérances, si tu te montres la fille de notre désir et de notre amour, nous ne regretterons rien, nous nous applaudirons de tout ce que tu nous auras coûté de douleurs et de peines, tu le rendras au monde en joie et en bonheur. Si tu es ce que nous croyons, tu es l'Ere nouvelle, tu es la République des Etats-Unis du Monde, tu es la Commune Universelle !

O vis, chère enfant, espoir des héros et des martyrs, attente des générations !

Elie RECLUS (27 mars 1871).

Le problème du pacifisme

Comme nous l'avions prévu, la guerre ne paraît devoir prendre fin sitôt à la suite des événements de Russie et d'Afrique. Il se révèle toujours un équilibre de forces évoluant dans un espace si immense que même de grands succès n'ont rien de décisif. La résistance ou l'attaque de part et d'autre peuvent se prolonger longtemps encore, les peuples se montrant toujours disposés à aller à la boucherie. Nous ne croyons d'ailleurs pas à d'infâmes manœuvres pour prolonger la durée de la guerre, ou, pour mieux dire, dussent-elles exister, que l'effort à fournir et le temps nécessaire à le produire sont déjà si énormes qu'il serait par trop imprudent de les accroître de propos délibéré. En réalité, s'il est facile de s'imaginer que les événements pourraient marcher plus vite, par contre, il ne doit pas être aisé en pratique d'en accélérer le cours. Les jours, les mois, les années se passent ainsi à rabâcher de part et d'autre les mêmes communiqués, qui restent les mêmes en dépit de variations multiples ne changeant en rien la situation générale.

Tout cela signifie que l'Europe entière connaît des horreurs plus grandes que celles enregistrées par les pages les plus tragiques de l'histoire du passé. Le progrès scientifique même, ayant centuplé les forces de domination et d'oppression, concourt à rendre plus désespérant le sort des peuples. Ça et là des révoltes se sont produites et continuent à se produire, certainement utiles et louables, mais dont il n'est guère permis dans l'état actuel, avant un grand effondrement, d'attendre une issue favorable.

Ce qui arrive ne peut certes qu'avoir fortifié les pacifistes dans leurs convictions, tout en démontrant que le problème de la paix et de la guerre avait été traité avec une superficialité et une désinvolture quelque peu ridicules. C'est ainsi qu'on avait prétendu que si pour faire la guerre, il fallait être deux, pour rester en paix un seul suffisait. C'est exactement le contraire qui est vrai. Pour rester en paix, il faut y être laissé par un second, tandis qu'on peut partir en guerre tout seul, et tel est en somme le désir de tous les agresseurs, qui ne demanderaient pas mieux que de ne se heurter à aucune résistance armée sérieuse. C'est même sur cela qu'avaient compté Hitler et Mussolini. Ils ont hautement protesté de ne pouvoir continuer leurs annexions « pacifiques », sans rencontrer de résistance sur la route de telles conquêtes ! D'autre part, les suites de ces invasions ont paru tellement effrayantes que beaucoup se

disent mieux valait résister quand on le pouvait encore que d'être acculés ensuite à des révoltes désespérées. La paix par la passivité est apparue ainsi une erreur.

Il en fut de même pour l'idée de grève générale que d'aucuns faisaient consister dans le simple fait de se « croiser les bras ». En réalité, celui qui les croise est vite soumis par celui qui continue à s'en servir. C'est une lapalissade que de dire : le succès revient au plus actif et nullement au plus passif. La résistance passive peut obtenir un certain succès avec un pouvoir hésitant à recourir aux pires extrémités, mais tel n'est certes pas le cas de ceux qui sévissent actuellement. La guerre éclatant, le principal argument contre toute résistance devient la mort.

Certes, le problème est délicat, car un pacifisme par trop actif risquerait de devenir belliqueux à son tour, mais il faut bien constater que pétitionnements, congrès, rassemblements mêlés de millions d'hommes et femmes se sont révélés absolument nuls.

Allemagne, Italie et Japon auraient été en somme fondés à réclamer une meilleure part des biens de ce monde, mais de fait ils entendaient au nom de la justice dénier toute justice aux populations plus faibles et ne visaient qu'à réaliser des impérialismes monstrueux, tout en revenant à l'absolutisme et en supprimant les droits et libertés conquises par les révolutions du passé. L'Axe a trop bafoué et violé la justice, même à l'intérieur, pour prétendre la réaliser à l'extérieur. L'« ordre nouveau » s'est révélé le plus criminel désordre que l'Europe moderne ait connu.

Au fond, le problème est plus simple qu'il ne peut paraître à première vue. La guerre ne visant qu'à un accroissement de pouvoir, la paix ne saurait viser qu'à sa diminution et élimination progressive. Plus de maîtres ! voilà le cri pacifiste par excellence, car la guerre n'est faite que pour devenir les maîtres d'hommes ou de choses. Le communisme tant décrié — avec raison si l'on entend par là le bolchevisme — serait en réalité le régime idéal de paix, puisque tout étant à tous et non, bien entendu, à un pouvoir d'Etat, l'enjeu même des guerres n'existerait plus.

Il nous semble que le pacifisme, tel qu'il a été conçu, propagé et pratiqué jusqu'à présent, s'est montré presque nul. Or, il est précisément question surtout de « gagner la paix », afin de n'avoir plus à gagner la guerre par d'effrayants carnages et de folles destructions. C'est là indubitablement le problème essentiel que l'humanité aura à résoudre.

Mutineries en Savoie

L'opposition aux mesures Laval-Sauckel s'est cristallisée cette quinzaine dans des mouvements collectifs d'une certaine ampleur, particulièrement en Haute Savoie. Le cadre se prêtait à une tentative de résistance, imitée du mode yougoslave. Des centaines de jeunes gens ont pris la montagne, dans la volonté de recourir à la force, plutôt que de céder aux réquisitions dont ils étaient l'objet. Des bruits sensationnels ont d'abord couru sur cette guérilla, puis ont été démentis. Plusieurs grands personnages, haut placés dans la hiérarchie pétainiste, ont été désignés comme les chefs de la révolte. On a prononcé pendant quelques jours les noms du général Cartier et du colonel Trolliet, tous deux dignitaires d'hier et d'aujourd'hui du gouvernement de Vichy. Puis il a été vérifié qu'aucun de ces messieurs ne participait à l'entreprise. Des « cadres » assez importants, venus de l'armée dissoute, ont été accordés aussi aux insurgés. La rumeur garde quelque vraisemblance. Beaucoup de professionnels de l'armée, cassés aux gages depuis la dissolution des forces maintenues après l'armistice, ont pu s'aviser, assez tardivement, que la voie de la rébellion était encore la meilleure chance pour s'assurer un bel avenir. Le chômage auquel les a contraint Hitler aura été la raison nécessaire et suffisante de leur retournement.

Le mouvemeut déclenché dans l'enthousiasme commencerait déjà de décliner, suivant la presse. Beaucoup de guerilleros savoyards seraient déjà redescendus dans la plaine et auraient fait leur soumission. Laval avait bien fait les choses, et d'importantes forces de garde mobile — cette chère garde mobile d'hier, d'aud'aujourd'hui et de... demain — avaient été amenées à pied d'œuvre. Les Italiens, narquois, déclaraient n'avoir aucune part dans l'affaire.

Comment interpréter le recul subit de la mutinerie de Savoie ? La difficulté qu'auraient les tenants du maquis à se ravitailler en vivres et en munitions, serait elle le facteur décisif du mouvement de retraite, observé depuis plusieurs jours ? L'aide espérée des Anglais ne serait-elle pas venue ou aurait-elle été trop mince ? Il peut y avoir de ces deux raisons. Mais il y a surtout cette raison essentielle qu'en France des collectivités un peu nombreuses entrent difficilement en lutte, et d'une façon durable, avec les autorités constituées. La superstition de l'Etat est chevillée dans l'âme

de chacun. Même pour défendre la liberté et sa vie, on ne se résout que bien rarement à faire figure d'outlaw. Il faut aux participants de toute sédition le sentiment qu'ils ne sont des « hors la loi » que pour peu de temps, que demain sur les ruines de l'ancien état de choses ils seront le pouvoir nouveau.

Tout en applaudissant à toutes les révoltes d'où qu'elles viennent, peut-être ne convient il pas de trop s'abuser sur celles qui trouvent leurs chefs naturels dans les ex-pensionnaires des « Chantiers de la Jeunesse » et dans les colonels en retrait d'emploi ! A.

ORDRE NOUVEAU.

Conclusion d'une correspondance sur la situation intérieure de la France du *Journal de Genève :*

... l'approvisionnement du pays s'est aggravé au point que Vichy ne sait plus où donner de la tête. On assiste en ce moment à une préparation de l'opinion en vue de nouvelles restrictions, ce qui inquiète le corps médical. Comment les Français déjà gravement débilités — on côtoie chaque jour dans les rues des gens d'une maigreur et d'une pâleur effrayantes — poutront-ils supporter de nouvelles restrictions ? Nous connaissons des régions où la population n'a pas touché, depuis quelque temps, plus de 90 gr. de viande avec os ou 72 gr. sans os par semaine ; où il est avéré qu'un homme ne peut vivre avec le seul rationnement imposé. Le résultat est pour un grand nombre de Français, surtout parmi les adolescents, une épidémie de furonculose, marque de la pauvreté croissante du sang... Tout cela le Français le supporte avec stoïcisme, sans trop maugréer. D'ailleurs, la presse ne reçoit ni ne formule les plaintes, et une police bien nourrie, bien payée veille à la stricte observation du silence.

BIBLIOTHÈQUE GERMINAL.

Plus de cent volumes de notre Bibliothèque Germinal ne sont pas rentrés, parmi lesquels ceux qui étaient les plus demandés et les plus lus. Aux camarades qui, d'après le catalogue, nous demandent tel ou tel ouvrage, souvent nous ne pouvons les fournir. Nous pensons que c'est surtout à cause de négligence que tous ces volumes prêtés ne sont pas rentrés et insistons pour que les détenteurs veuillent bien les rapporter ou les adresser au plus vite au camarade Bertoni, Savoises, 6. Ce qui a été donné pour le profit de tous ne saurait ne plus servir à personne par négligence ou pis.

Syndicalisme suisse

En rendant hommage à un ancien anarchiste passé au socialisme et qui vient de décéder, le directeur du *Peuple* vante surtout en lui « ce souffle d'idéal » qui « aide à ne pas perdre de vue les grands horizons socialistes ». Nous nous demandons comment il pourrait subsister sans vouloir mettre en doute leur bonne foi, chez des hommes qui se plaçant sur le terrain bourgeois du parlementarisme et de l'étatisme n'ont plus forcément d'autre horizon que l'horizon bourgeois.

J'avoue pour ma part qu'aux réunions syndicales je me sens aujourd'hui entièrement dépaysé. Il n'y est plus question d'une action ouvrière bien distincte, mais d'actions conjuguées et d'assurances plus ou moins étatisées. Toute idée d'une transformation sociale est bannie et ferait huer celui qui viendrait à en parler. Une centralisation à outrance, avec une morgue à outrance de ses fonctionnaires, fait que les syndicats ont perdu toute autonomie et parfois se voient même imposer des représentants locaux dont ils ne veulent pas, ainsi que des statuts spéciaux autres que ceux établis pour l'ensemble de la Suisse, le tout au nom de la démocratie !

L'Union Syndicale Suisse peut se prononcer pour telle ou telle politique, mais quant à la rendre obligatoire pour chacun de ses membres, ce serait créer des syndicats de parti et non pas ouverts à tous. Chacun sait qu'il n'y a pas droit de majorité là où il n'y a pas au préalable entente de coopération. Or, chaque syndiqué garde le droit de suivre la politique qu'il juge la meilleure ou même de n'en suivre aucune. C'est sur cette base que l'entente de coopération s'est établie. Ainsi l'Union Syndicale Suisse n'avait pas le droit d'imposer la politique des Lignes directrices à laquelle elle avait adhéré, groupement dont d'ailleurs on n'a plus entendu parler. Elle ne saurait à présent non plus imposer son plan de « Suisse nouvelle ». Même s'il existe une grande majorité en sa faveur, celle ci n'a que le droit d'y travailler de toutes ses forces, sans pouvoir obliger personne à l'accepter. Agir autrement serait justifier la formation de syndicats de parti et confessionnels, à laquelle malheureusement nous assistons déjà.

Le syndicalisme doit se proposer la lutte contre le patronat, avec comme idéal la suppression de l'exploitation de l'homme par l'homme. A présent il ne se propose plus qu'une entente à tout prix avec le patronat, tout idéal étant désavoué. Ses dirigeants

sont surtont préoccupés d'établir et de maintenir leur autorité, sans s'apercevoir que des masses privées de toute initiative, de toute autonomie, ne sont que des troupeaux bêlants et impuissants aux jours de lutte et il en surgira encore. L'exemple de l'anéantissement des organisations syndicales italienne et allemande aux millions de membres devrait conseiller de ne pas les imiter dans l'esprit et les méthodes à pratiquer. Est-il donc vrai que l'expérience des autres ne servira jamais ? L. B

LE CRIME D'ESPAGNE.

Un journal protestant se plaint du traitement infligé à ses core ligionnaires par le général Franco en Espagne et conclut par ces lignes :

> Il est loisible à Franco, devenu tout puissant par les moyens que l'on sait, de déclencher une offensive catholique de grande envergure, mais, malgré tout le zèle de ses apôtres, il ne lui sera pas possible de guérir le mal qu'ont fait à l'âme espagnole des siècles de sombre intolérance. Ce n'est pas en persévérant dans les mêmes errements qu'on y peut parvenir.

Il est bon de rappeler que « les moyens que l'on sait » ont été favorisés, appuyés et fournis par presque tous les chrétiens du monde. L'infâme comédie du Comité de non-intervention a été jouée d'un commun accord par l'Europe entière, Russie comprise. Personne ne pouvait pourtant douter que Franco visait à établir un régime clérico-fasciste et s'était insurgé non pas contre un régime bolcheviste mais simplement démocrate. Il est certain que les communistes n'auraient joué qu'un rôle effacé en Espagne, n'eût été le refus des pays démocratiques de vendre des armes à un gouvernement régulier, résistant à un coup d'Etat militaire.

Ajoutons que la « sombre intolérance » séculaire explique fort bien que le peuple attaqué ait répondu en détruisant églises et couvents. S'il était permis à l'Axe d'imposer le fascisme à l'Espagne, pourquoi ne l'aurait-il pas été aussi au reste de l'Europe ? C'est bien ce que comptaient faire Hitler et Mussolini et il faut reconnaître qu'ils y ont été largement encouragés, avant le holà ! tragique de septembre 1939.

Il n'est pas de meilleure chair à canon que les gens ne possédant pour tout bien que le peu de terre qu'ils ont à leurs semelles. *Ibsen*,

La trahison nationaliste

Plusieurs journaux ont publié ces lignes d'Alain, parues le 1er mai 1928 dans la *Nouvelle Revue Française :*

> Il est impossible de savoir chez qui l'amour du pays vit ou non. Même ceux qui nient l'éprouver, je ne saurais pas trop les croire. Savent-ils bien eux-mêmes ce qu'il en est ? Il faudrait les voir sous le joug étranger. Alors, qui conspirerait, qui serait jeté en prison parce qu'il aime trop son pays ? Je parierais bien que c'est celui-là même qui fut jeté autrefois en prison parce qu'il se refusait à proclamer cet amour. Et qui vivrait bien à l'abri des murs des cachots, servant l'étranger dans sa profession et dans sa fonction ? Plus d'un aussi, certainement, de ces hommes d'ordre et d'autorité, qui avaient toujours le mot de patrie à la bouche Et c'est seulement sous l'oppression que l'on peut constater la différence entre les actes et les paroles. Mais espérons que nous n'en ferons pas la douloureuse constatation !

Il y a déjà de nombreuses années que les écrivains d'avant-garde ont souligné que l'amour de son pays est surtout propre aux prolétaires, alors que les classes nanties font toujour passer avant toute chose leurs intérêts. Pour ne pas remonter plus haut qu'à 1870 71, ce furent les internationalistes qui se montrèrent les patriotes les plus ardents, alors que le monde bourgeois s'empressa de s'aplatir devant les Prussiens et de conclure une paix onéreuse.

Même spectacle en 1940. Cette fois ci, à vrai dire, il n'y eut aucune surprise. A côté de certaines déclarations de Barrès et de Maurras, invoquant ouvertement l'intervention de l'étranger, chacun savait que le clérico-fascisme français, avec ses cagoulards, ses croix-de feu, ses émeutiers et sicaires, formait une cinquième colonne qui comptait bien se hisser au pouvoir, à la suite de la défaite militaire. La chose paraissait, d'ailleurs, inévitable, tellement le Front populaire avait fait preuve de faiblesse et d'impéritie, au point de faire douter qu'il fût complice de la réaction la plus criminelle.

En Amérique, même spectacle qu'en France. Pendant que Roosevelt prêchait la croisade démocratique, la ploutocratie américaine s'entendait avec la ploutocratie allemande et fournissait si largement l'armement hitlérien, et japonais aussi, que l'armement des Etats Unis s'en trouva fort retardé, avec les conséquences tragiques que chacun connaît. La preuve est désormais faite que les pires traitres à la nation sont les nationalistes.

Fernand CHEVALIER

Rien n'est plus douloureux que de voir une vie, comme celle de Fernand Chevalier, brisée à 28 ans, alors qu'elle paraissait promise à une longue durée, à de saines joies, à des luttes fécondes. Nous le revoyons vigoureux, enthousiaste, enjoué créer une atmosphère vibrante autour de lui, avec un véritable besoin d'éprouver et dépenser ses forces. Il aimait affronter les risques, et comme à ce moment-là d'aucuns à Genève rêvaient de gestes fascistes, il se jeta hardiment dans la mêlée avec une poignée de jeunes camarades qui suffirent à faire comprendre aux mamelucks de l'aspirant dictateur que Genève ne convenait pas à de telles entreprises.

En 1936 un grand événement historique devait se produire : la révolution espagnole en réponse à un pronunciamiento de soudards, flanqués de prêtres et de moines. Chevalier ne devait pas tarder à accourir en Espagne, sur le front d'Arragon, tenu surtout par nos camarades libertaires. Il y connut la vie rude et dangereuse des miliciens et quelque temps après fut blessé à un bras. Il eut aussi alors les premières atteintes du mal inexorable qui devait l'emporter. Son état général ne le rendant plus apte comme combattant, il revint à l'arrière et passa ensuite en France, où, après une période de souffrances et privations, il finit par trouver une occupation stable. Mais la guerre survenue, il perdit son emploi, et rentra à Genève, où il reprit son travail pendant un certain temps. Le mal qui le minait continuait à s'aggraver, et ce furent alors de longs et longs mois de luttes aussi douloureuses que vaines contre la maladie. Que de jeunesses sont fauchées aujourd'hui en plein épanouissement sur les champs de bataille ! Et nous ne pouvons ne pas songer que si tous ces combattannts sous différents drapeaux s'étaient battus dans la vie civile pour résister aux forces de réaction et sauvegarder la dignité et les droits de la personne humaine, comme Chevalier nous en a laissé l'exemple, l'évolution sociale vers un avenir meilleur aurait pu s'accomplir sans un holocauste aussi effrayant. Indifférents et inconscients sont toujours arrachés à leur indifférence et inconscience par quelque sanglante catastrophe. Sachons donc prendre tous notre poste de combat dans la vie, même sans avoir passé par la caserne, ainsi que Chevalier l'a fait, et c'est surtout pour cela que nous tenons à rappeler ici sa mémoire

Ribelli di Francia

Nella vicina Savoia, e più o meno in tutta la Francia, regna una grande effervescenza, in seguito alle misure draconiane di Laval per deportare in Germania e nei territori occupati dell'Europa orientale altri 250.000 lavoratori, senza contare che in Francia stessa 750.000 sono reclutati per un lavoro forzato agli ordini di lor signori tedeschi. Ecco a quali estremità ha condotto il regime clerico-fascista di Pétain, Laval e complici. Il processo di Riom venne interrotto e non sarà ripreso, perchè ne risultava troppo chiara la vasta cospirazione clerico-militar-fascista, che mirava alla rovina della Francia per abbattere la repubblica e restaurare l'assolutismo. Noi avevamo avvertito il pericolo, e battezzata la conversione di tutti i peggiori guerra fondai d'un tempo di pacifascismo. Si trattava di permettere a Germania e Italia di crescere talmente di forze e d'influenze da sottomettere all'assolutismo l'Europa tutta quanta. Ed è così che si assistette alla resa di due milioni d'uomini, senza nemmeno un simulacro di resistenza, l'ufficialità abbandonando i soldati ad una confusione indescrivibile. Mai si potè vedere più nettamente cosa fosse il pseudo patriottismo dei così detti nazionalisti e di tutto quanto il clericalismo. Se si ebbe qualche eccezione, è dovuta a un doppio gioco proprio dei gesuiti.

Noi approviamo ogni ribellione sia o no seguita da successo. Essa testimonia d'un sentimento di dignità e di volontà e mette fine ad una passività sempre demoralizzante I potenti vedono intaccata la loro potenza e s'avvedono che tutto non è loro consentito. Si tolgano le ribellioni plebee dalla Storia e non se ne comprenderebbe nemmeno più il suo svolgimento. Guai se gli umili non fossero insorti, sia pure intempestivamente, contro la loro stessa umiltà. Da quando il popolo s'è dato tutta una burocrazia dirigente, questa opina sempre che la lotta aperta non conviene. Si direbbe fatto apposta per lei il proverbio italiano: « Per amor del non conviene nasce molto male e poco bene ». Vada il nostro saluto augurale a tutti gl'insorti, a quanti osarono dir no, mettendo a repentaglio vita, beni ed affetti. Non è in seguito a un ordine, come automi, ma per volontà cosciente che lo fanno, ed è così che mostrano di tendere a realizzare la loro emancipazione, possibile solo ad « opera dei lavoratori stessi », come venne proclamato già da ottant'anni.

Giuseppe Spotti.

Volge già un anno dalla morte di Giuseppe Spotti, ed il mio pensiero ritorna a lui, perchè ebbe le migliori doti, le più belle caratteristiche dell'operaio anarchico del suo tempo. Anzitutto una fede incrollabile, un intimo bisogno di servirla, prima con la dignità della propria vita personale, famigliare e professionale, tale da imporre a tutti il rispetto; poscia con una propaganda quotidiana tenace e coraggiosa, per la quale s'era formato una piccola biblioteca sociologica, col prendere iniziative proprie ed appoggiare l'altrui, con l'agire sempre, anche se il successo non corrispondeva allo sforzo o al sacrificio consentito, anche se colpito per aver difeso altri, non trovava in loro reciprocità d'aiuto. Gli organizzati d'oggi paventano il minimo rischio da correre e sono schiavi dei propri versamenti alle casse centrali; quelli d'altri tempi scendevano entusiasti in lotta animati da un ideale e non solo dai miglioramenti problematici in gioco. In fondo si aveva la convinzione che fin quando durerebbe il periodo di lotta, si avrebbe più da perdere che da guadagnare, come sempre avviene del resto per ogni conflitto.

I predicatori di calma, di legalità, di collaborazione, di soluzioni pacifiche, videro le loro potenti organizzazioni precipitate in una prima guerra mondiale, poscia incapaci di tener testa al fascinazismo e di nuovo piombate in un secondo macello mondiale, da quelli appunto che bandivano la pace sociale! La lotta non combattuta pel socialismo, continua ad esserlo per Carte straccie, destinate a mantenere l'infinita pazienza dei popoli. Il sangue cola a fiumi col consenso di quei che condannavano la violenza proletaria inesistente. Il buon Spotti mi scriveva che gli spiacerebbe morire senza aver visto la fine d'Adolfo e Benito, ma così volle un crudele destino e quanti ancora non la vedranno, talmente le « democrazie » furono larghe d'aiuti alle due belve. Rimanga la nostra fede inconcussa all'evocazione d'indimenticabili scomparsi dal magnifico esempio di fermezza e d'azione. Non è vinto chi non ha l'animo del vinto, diceva Malatesta, e i lutti stessi c'impediscono d'averla, essendo mònito e incitamento a non cedere, ad aver la costanza e l'audacia della resistenza. Facciamo sempre che i nostri morti rivivano così in noi, ben decisi a mantenere viva la fiamma dell'ideale d'un mondo di liberi e d'eguali.

Necrofori.

Il *Petit Dauphinois* ci fa sapere che i filoni di radium in riva al lago di Great River, nell'Alaska, sono completamente abbandonati. Il R. P. Artemio Duby, di ritorno da quelle contrade, dove visitò le missioni del Circolo polare artico, ha dichiarato, al suo arrivo a Lisbona che la « città del radium » non è più che un cimitero. Vi rimangono soltanto due o tre bravi guardiani mezzo gelati che custodiscono les installazioni immobilizzate. La mancanza di mano d'opera, la difficoltà delle comunicazioni hanno sospeso ogni lavoro.

Cosa volete ? Il radium serve a guarire dei malati, a distruggere tumori, cancri, fibromi, tubercolosi, a riparare sistemi nervosi alquanto scossi. In simili condizioni, non presenta più grande interesse.

Ah! se si trattasse di distruggere milioni d'esseri in buona salute, se i raggi X potessero bruciare i corpi d'armate a gran distanza, mettere il fuoco a chiese ed ospedali, vi garantisco che non si sarebbe avuto nè penuria di trasporti, nè mancanza di benzina, di combustibile o d'uomini. Voi avreste visto in un attimo costrurre strade, gettare ponti, tracciare linee ferroviarie, e mai le rive del Great River avrebbero visto tanta animazione. Invece quel miserabile radium non uccide che dei bacilli. Gli scienziati pretendono non servirsene che per soccorrere l'umanità sofferente. Ora l'umanità oggi non s'occupa più che di sviluppare e moltiplicare le cause delle sue sofferenze, secondo il metodo che gli è proprio. Essa può deplorarlo, confessare che non sa spiegarselo, ribellarsi anche. Ma le rivolte, le angoscie e i lamenti non arrestano il male che la trascina ed il diavolo che la tiene nelle sue unghie, da quando s'è creduta abbastanza in età ed evoluta per farne a meno di Dio.

Noi non sappiamo coltivare, seminare e raccogliere che la morte Come stupirsi quindi che per noi « la vita abbia rigori senza pari » ?

P. C.

* * *

Abbiamo tradotto queste linee da un giornale conservatore. Si ebbero guerre atroci anche quando si rischiava il rogo a non credere in Dio. La decadenza morale dal dopo guerra in poi, si è accompagnata soprattutto a un generale sfoggio di spiritualismo, di religiosità, mentre si proclamava la scienza fallita!

Riflessioni d'attualità

✧ A Bodio, parroco e municipalità ordinano agli insegnanti di recarsi a messa con tutta la scolaresca durante le ore di scuola. Eppure, c'è chi definisce ridicolo il vecchio anticlericalismo, e il socialismo stesso fa pensare al « secoletto vil che cristianeggia » del Carducci. La Chiesa, non lo si dimentichi, è la maggiore nemica dell'umanità.

✧ Le perdite militari italiane pel mese di febbraio sono di 4312 morti, 14.464 feriti, 40.994 dispersi, un totale dunque di circa 60.000 uomini, senza contare i civili feriti e morti in seguito ai bombardamenti. Se continua così, ed anzi non è escluso che la situazione peggiori, quale salasso a gloria del re, del duce e del vanito impero!

✧ Berlino annuncia che la biblioteca nazionale coi suoi 2 milioni di volumi e più di 50 mila manoscritti è quasi interamente distrutta. Un quarto dei libri è perduto. Che importa? Non riman più tempo per leggere e studiare. Anche i bibliotecari vadano a battersi o a fabbricar armi. La civiltà nazista non vede altro d'utile al mondo.

✧ I giovanotti non bazzicano più nelle Case degli Italiani, sia che richiamati son rimasti, sia che par loro zona pericolosa, dove possono venir agguantati da un giorno all'altro. Viva l'Italia! e viva il Duce! ma son tanto più belli quanto più visti da lontano. Come diceva Paul-Louis Courier hanno la gloria in culo e ne lasciano volontieri la loro parte ad altri.

✧ Un proverbio italiano dice: « Molti fanno prima la roba e poi la coscienza », ed è quasi invariabilmente il caso dei maggiorenti delle colonie italiane all'estero, specialmente da quando domina il fascismo. L'assolutismo, del resto, esclude la coscienza, perchè non lascia scelta e non ammette che automi. I nobili martiri del Risorgimento non conobbero una così totale servitù!

✧ Fra le tante giornate si è avuta quella del malato, ma i più malati non sono certamente quelli che stanno a letto in cliniche ed ospedali, bensì gli « illustri mentecatti avvezzi al salutar d'un popolo di schiavi », per dirla col Giusti. E si tratta di mentecatti che hanno diritto di vita e di morte su diecine di milioni d'iloti.

✧ La stampa borghese tratta di demagogica un'iniziativa socialista in vista del dopo guerra. Non la crediamo tale, pur respingendola, perchè, com'era da aspettarsi da socialisti parlamentari, tende soprattutto a statizzare, invece di socializzare come lo esige la parola stessa socialismo. Insomma a forza di seguire le tortuose vie legali, non si concepisce più l'associazione e la cooperazione, ma la coscrizione e la coercizione. Non per nulla fu possibile il fascismo.

✧ Quando si bombardavano Madrid, Barcellona, Guernica ed altre località spagnole, ammonimmo, facili profeti, che verrebbe la volta di Parigi, Londra, Berlino, ecc. I fascisti, che si dilettavano specialmenti ai racconti del fu Bruno, oggi son serviti a loro volta, anche se non si tratta di bombe all'iperite. Chi la fa, l aspetti, e non è nemmeno escluso che qualche aviatore abissino sorga vendicatore. Tutte le sorprese sono possibili in tempi come gli attuali.

✧ Benchè non si parli più di guerra lampo, non mancano i fulmini di guerra, ben lontani dai campi d'ostilità, che insistono quotidianamente per l'apertura d'un nuovo fronte, opinàndo ch è insufficiente il massacro che si ha già in tutto il globo. Se tutti costoro dovessero costituire l'avanguardia dell'invocato fronte, chissà che i loro bollori svanirebbero!

✧ I giornali hanno annunciato che uno scoppio di grisou si è verificato a 1260 metri di profondità in una miniera del bacino di Charleroi. Si ebbero cinque morti. Che discesa veramente infernale sotto terra è quella di quei poveri minatori! Sono i veri dannati del Belzebù capitalista già in questo mondo, e li si minaccia d'esserlo anche nell'altro!

✧ Nelle competizioni sportive elvetiche è sovente questione dei Dopolavoro. Sono baldi giovani che evidentemente preferiscono i campi di gioco ai campi di battaglia, anche se usi a fare il saluto alla fascista. In fatto di calcio cominciano a darne uno alla carissima patria!

✧ C'è chi ci vuol rinchiudere nel dilemma : bolscevismo o nazismo, ossia zuppa o pane in brodo, poichè si tratta di due imperialismi, di cui l'uno pretende difendere ed estendere la civiltà europea, l'altro il socialismo, nientemeno! I due assolutismi son degni l'uno dell'altro, e non si può che augurare rimanga ciascuno in casa propria!

La confessione ha distrutto la vera morale

Chi per il primo ha detto alle nazioni che, avendo fatto torto agli uomini, bisognava chiederne perdono a Dio, calmarlo con doni, offrirgli dei sacrifici, ha visibilmente distrutto i veri principî della morale. Secondo quelle idee, gli uomini s'immaginano che si può ottenere dal re del cielo, come dai re della terra, il permesso d'essere ingiusto o cattivo, o almeno il perdono del male che si può fare.

La morale è fondata sui rapporti, i bisogni, gl'interessi costanti degli abitanti della terra; i rapporti che sussistono tra gli uomini e Dio, o sono perfettamente ignoti, o sono immaginarî. La religione, associando Dio con gli uomini, ha visibilmente indebolito o distrutto tra essi i legami che li uniscono; i mortali s'immaginano di potere impunemente nuocersi tra di loro, facendo la conveniente riparazione all'Onnipotente, a cui si suppone il diritto di rimettere tutte le offese fatte alle sue creature.

Cosa può servir meglio a rassicurare i cattivi e ad incoraggiarli al delitto, della persuasione che esiste un essere invisibile che ha il diritto di perdonar loro le ingiustizie le rapine, le perfidie, gli oltraggi che possono fare alla società? Incoraggiati da tali funeste idee vediamo gli uomini più perversi commettere i maggiori delitti, e credere di ripararli implorando la misericordia divina; la loro coscienza è tranquilla, dacchè un prete li accerta che il cielo è disarmato da un pentimento sincero, inutilissimo al mondo; codesto prete li consola in nome della divinità, se consentono, in riparazione delle loro colpe, a spartire coi suoi ministri i frutti di brigantaggi, frodi e malvagità.

Una morale legata alla religione le è necessariamente subordinata. Nello spirito d'un devoto, Dio ha da passare davanti alle sue creature; val meglio obbedire a lui che agli uomini. Gli interessi del monarca celeste devono prevalere su quelli dei miseri mortali. Ma gl'interessi del cielo sono visibilmente gl'interessi dei ministri del cielo: ne consegue evidentemente che, in ogni religione, i preti, col pretesto degl'interessi del cielo o della gloria di Dio, potranno dispensare dai doveri della morale umana quando non s'accorderanno coi doveri che Dio è in diritto d'imporre. D'altronde, colui che ha il potere di perdonare i delitti non deve forse avere il diritto di comandarne?

Jean MESLIER, curé (1678-1733).

Duplice errore

Non è raro d'incontrare chi vi dice con un'aria furbacchiona: « Vedi all'Est; è da dove viene la luce e verrà anche l'ultima parola! » Ora, a parte che sul fronte russo non si è purtroppo avuto ancor nulla di decisivo e che si ha anzi l'impressione che la guerra *accordeon* potrà tirare in lungo, un linguaggio simile rivela una povera mentalità ed è dannoso a un doppio punto di vista. Infatti, l'Asse si vale soprattutto del preteso pericolo bolscevico per bandire la sua crociata, per esigere dai neutri e dai paesi che domina sempre nuovi aiuti e contributi. Una Russia che vuole scacciare l'invasore è certamente simpatica ai più; ma una Russia a sua volta invaditrice per imporre oltre i suoi confini il suo programma confessato di « sottomissione assoluta e disciplina di ferro » diventa naturalmente odiosa come i paesi dell'Asse. Fu già il caso, del resto, quando in seguito al pateracchio nazi bolscevico s'era data a realizzare un imperialismo identico a quello zarista. Invocare qualsiasi intervento o appoggio straniero è da quinta colonna e non c'è da stupirsi se vien giudicato e trattato come tale.

Ma bolscevichi e bolscevizzanti sono ancor più dannosi al punto di vista che pretendono il proprio, quello rivoluzionario. Invece di prevedere un programma, un'azione, una preparazione, una soluzione particolari, in conformità alla situazione elvetica, aspettano la venuta del Messia orientale e le sue parole d'ordine, che saranno altrettanto fallaci quanto quelle date da Lenin alla fine dell'altra guerra, considerandosi proprio, come diceva Bakunin di Marx, l'ingegnere in capo della rivoluzione mondiale. Se noi rifiutiamo di vedere in Adolfo e Benito i salvatori della civiltà europea, non accettiamo neppure Stalin come pontefice massimo ed infallibile del socialismo. La fede nei salvatori ha troppo perso il mondo, perchè noi vogliamo farla nostra, e d'altronde, pel momento la Russia stessa non è ancor salva, e quanti sacrifici avrà da consentire ancora per tornare al despotismo, anche se indirettamente avrà contribuito a liberare quelle nazioni d'Europa, che s'era proposto d'abbandonare al loro destino, il « geniale » capo non avendo previsto che comprometteva così anche il proprio destino.

A CHE PUNTO SIAMO.

Nè in Africa, uè in Russia, nè in Asia, nè in Australia la vittoria delle Nazioni unite non si delinea ancora, avanzate o ritirate susseguendosi, senza che le forze da una parte o dall'altra risultino scompaginate, o presso all'esaurimento, o incapaci di rinnovarsi. Un equilibrio per quanto instabile finisce col prodursi sempre in tutti i teatri di guerra, teatri riservati unicamente alla tragedia. Stalin continua a parere un alleato sospetto, dato il suo imperialismo manifestatosi anche dopo che si trova per forza nel campo democratico. I suoi seguaci con l'invocarne apertamente l'intervento negli affari interni d'altri paesi, ne fanno un doppione di Hitler altrettanto odioso, favorendo la propaganna dell'Asse sul tasto su cui maggiormente insiste, quello d'un bolscevismo che verrebbe a dettare la sua legge all'Europa. Se anche la guerra attuale non dovesse guarire dal culto dei superuomini, dei salvatori, dei capi provvidenziali, che sempre si eressero su mucchi di cadaveri, vorrebbe dire che l'umanità non l'ha finita con le immense carneficine. La morale di La Fontaine rimane eternamente vera: « Il nostro nemico è il nostro padrone », e tutte le più grandi catastrofi umane furono sempre preannunciate da folle deliranti, acclamanti un padrone vecchio o nuovo, che a sua maggior gloria immolerà le vite dei servi plaudenti.

Somme ricevute = Sommes reçues

San Gallo: fra amici in memoria di Giuseppe Spotti 15 — Be: D. R. 20 — Ge: Domingo 4, Sopra 5, Mani 2 — St G: a mezzo D. R. 36 — Zu: Samp 2, Sans 2, Cirio 5, Mario 1, Giani 2, G. Spotti 10, Alb 2, Tamb 2, Berg 3, vendita 3.60, Gino 2.

Totale entrate al 21 marzo		Fr. 116 60
Deficit al 7 marzo		Fr. 1948 15
Sessantunesimo opuscolo		190 —
Spese postali e varie		15 —
Totale uscite al 21 marzo		Fr. 2153 15
	Deficit	Fr. 2036 55

Il sentimento comune è soppresso nei più, benchè sia il sentimento primitivo. Osservate come i bambini cerchino soprattutto i bambini e non sono mai tanto contenti come quando giocano assieme.

Ecco dove la natura ci mostra la via da seguire.

Il comunismo comandato dall'alto non può conquistare il mondo, perchè tutto ciò che è comandato e non è fatto volontariamente s'annienta da sè. Soltanto il comunismo libertario, che cresce con lo sviluppo morale e materiale dell'uomo, può vincere il mondo.

Noi non possiamo definire la forma che sarà rivestita dalla società, ma possiamo dire che solo quella forma atta a garantire la più completa libertà agli individui, ha probabilità di vincere. Ma non spetta a noi di dettare le regole per l'avvenire, ogni generazione modellando le sue istituzioni a suo piacimento.

Quando noi costruiamo una casa, noi lo facciamo a modo nostro; ma chi ci dice che i nostri discendenti non avranno un tutt'altro gusto e non saranno affatto contenti delle case in cui si vorrà metterli?

Ciascuno seguirà un gusto proprio, ed è perciò che noi dobbiamo esser prudenti e guardarci dai troppi regolamenti. Il socialismo di Stato non può durare, perchè è la schiavitù comune e noi aspiriamo alla libertà comune. E' dunque una forma transitoria per cui forse si avrà da passare, ma che non sarà duratura.

Tutti all'opera, e pensiamo a un socialismo libertario, perchè soltanto la libertà è la vita. Il socialismo non sarà, o sarà libertario.

Domela NIEUWENHUIS (1897).

— J'ai affirmé comme tout naturel de ne pas épargner la vie d'autrui, mais si les autres n'épargnaient pas la mienne...

— *Dissi essere ben naturale il non risparmiare la vita d'altri, ma se gli altri non risparmiassero la mia...*

— Le peuple répète le proverbe : Romagnol de la Romagne avilie, ou il te dupe, ou il te salit.

— *La gente ripete il proverbio : Romagnuol della mala Romagna, o ti giunta, o ti fa qualche magagna.*